



RRR (2022) de S.S. Rajamouli a remporté en 2023 un oscar et un Golden Globe dans la catégorie de la meilleure chanson écrite pour un film. PHOTO FRIDAY ENTERTAINMENT

Polychromie hurlante, épopées de cinq heures trente, romances dégoulinantes, musique criarde et chorégraphies incensantes : c'est, en substance, le premier type d'idées reçues que vous obtenez en France lorsque vous évoquez le cinéma indien. Le second se limite à un nom, prononcé avec révérence et componction, une main sur le cœur, l'autre signalant une imminente défaillance : Satyajit Ray, pape du cinéma d'auteur bengali. Mais on entendra parfois, entre ces deux clichés, un commentaire nettement plus pertinent : «Bollywood, c'est bien gentil, mais par où on commence ?» Plus qu'une simple question, c'est la clé pour accéder à cet univers bouillonnant – admettre qu'on n'y connaît rien ou pas grand-chose. Après quoi il sera nécessaire d'enregistrer la première leçon, essentielle, mais pas forcément évidente : le cinéma indien ne s'envisage pas comme le cinéma hongrois ou italien, il faudrait davantage le comparer au cinéma européen, dans son ensemble. L'Inde, c'est en effet 22 langues et autant de cultures, croyances et coutumes, rendant impossible un cinéma aux esthétiques et aux codes communs.

C'est ce que rappelle d'entrée l'exposition «Bollywood Superstars, histoire d'un cinéma indien», qui s'est ouvert au musée du Quai-Branly, à Paris, cette semaine. Après un passage sous une arche où le nom de l'exposition est peint à la main, comme les titres sur les affiches de mélodrames hindi, on tombe en effet très vite sur une

En France, le cinéma indien rêve d'écrans

Au Quai-Branly, une exposition retrace la riche histoire de la production indienne, cible de nombreux clichés en Occident.

L'occasion de revenir sur le succès grandissant de ces films en France, malgré une distribution encore timorée.

Par
LELO JIMMY BATISTA

carte détaillant toutes les variations du cinéma populaire indien. Bollywood à l'ouest, dans le Maharashtra, Tollywood à l'est, dans l'Andhra Pradesh, Kollywood, le «cinéma Tamoul» sur la pointe sud au Tamil Nadu – et il y en a une quinzaine comme ça, qui s'étendent jusqu'à l'Assam, à l'extrémité est du pays, derrière le Bangladesh.

Ce qui a pu réunir tous ces éloignements et spécificités ? La mythologie. Plus précisément les histoires tirées du *Mahabharata* et du *Ramayana*, épopées écrites trois à quatre siècles avant Jésus-Christ mettant en scène le dieu cosmique Vishnou et ses avatars Krishna et Rama, combattant les démons pour restaurer le *dharma*, l'ordre divin. Récits mythologiques où se mêlent affrontements épiques, romantisme, fantastique et spiritualité, et qui dépassent le simple divertissement pour s'inscrire dans une profonde tradition religieuse qui trouve une forte résonance dans le cinéma contemporain.

LANTERNES MAGIQUES

De cette base, essentielle pour comprendre les codes et ramifications multiples du cinéma indien, l'exposition s'éloignera finalement assez peu – pas de risque ici de se perdre dans les sous-genres et micro-spécificités contemporaines, «Bollywood Superstars» est «avant tout une introduction», comme le rappelle la co-commissaire Hélène Kessous, adjointe scientifique au musée départemental des arts asiatiques de Nice. Ce qui explique, parmi la quinzaine de tableaux au-



Mughal-E-Azam, réalisé par Kamuddin Asif et sorti en 1960, est un des plus grands succès du cinéma indien. PHOTO DR

tour desquels s'articule l'exposition, l'absence d'un volet strictement musical ou consacré aux succès récents du cinéma tamoul, écartés au profit des arts du spectacle populaire avec lequel le cinéma a coexisté lorsqu'il est arrivé en Inde, en 1896, moins d'un an après les premières projections des frères Lumière à Paris.

Théâtres d'ombres, lanternes magiques, bioscope, chromolithographies – jusqu'aux premiers films de Dadasaheb Phalke, père du cinéma mythologique fédérateur, à l'âge d'or du cinéma hindi, qui a vu entre les années 40 et 60 l'essor de Raj Kapoor et Guru Dutt, ou aux films plus intimistes de Satyajit Ray – dont on peut admirer de très beaux extraits du storyboard de *Pather Panchali*.

En fait, «Bollywood Superstars» se conclut, tout en loupiotes et silhouettes démesurées, là où l'histoire avec le cinéma indien a, pour beaucoup, commencé – avec le cinéma contemporain et l'ère des mégastars comme Shah Rukh Khan, Aishwarya Rai ou Kajol. Manière de montrer au néophyte la voie à suivre pour continuer son exploration. Manière, aussi, d'éviter la facilité – l'exposition a été lancée par le Louvre Abou Dhabi, avec qui le musée parisien collabore étroitement, soit dans un pays – les Emirats arabes unis – où ce cinéma connaît depuis longtemps un succès colossal. «Quand sort un nouveau film avec Shah Rukh Khan, rappelle Hélène Kissous, son image est projetée sur la Burj Khalifa de Dubaï, le gratte-ciel le plus haut du monde. On est dans

l'adulation totale.» Peu de chance pour l'instant de voir un Shah Rukh Khan de 300 mètres de haut bombardé sur la Tour Eiffel. Mais «Bollywood Superstars» débarque à un moment intéressant pour le cinéma indien en France – celui où l'on constate un nouveau frémissement, l'arrivée d'un nouveau public, avec des films affolants et des chiffres d'entrée de plus en plus encourageants.

La France part de loin avec le cinéma indien, longtemps confiné à un ghetto, projeté sporadiquement dans des salles de fortune, peu ou pas entretenues, en périphérie de Paris, où l'on achetait ses places en argent liquide à un guichetier volant pour regarder des films diffusés sans la moindre autorisation dans des copies aléatoires. Mais au milieu des années 2000, trois événements d'ampleur ont joué un rôle déterminant auprès du public français, donnant naissance à une nouvelle génération de fans: la présentation

«Quand sort un nouveau film avec Shah Rukh Khan, son image est projetée sur la Burj Khalifa de Dubaï. On est dans l'adulation totale.»

Hélène Kissous
co-commissaire de l'exposition
«Bollywood Superstars»

de *Devdas* de Sanjay Leela Bhansali au festival de Cannes en 2002, la Bollywood Week au Grand Rex de Paris en 2006, où se sont déplacées plusieurs mégastars hindies dont Shah Rukh Khan, et un cycle Bollywood sur Arte en 2009. Mais il a fallu attendre 2011 pour que les choses changent de manière significative avec l'arrivée du premier vrai distributeur de films indiens en salles, Aanna Films, fondé par Agilane Pajaniaradja, qui va vivre un éprouvant parcours du combattant. «*Le but premier, se souvient-il, c'était d'avoir les films en simultané avec l'Inde. Les rares films sortis en France jusque-là étaient arrivés avec des retards de six mois à deux ans. Le public du cinéma indien est beaucoup trop mordu pour se satisfaire de tels délais – dans ce laps de temps, il avait déjà trouvé un DVD pirate dans une boutique de quartier.*»

Problème, l'obtention des visas d'exploitation est longue et ardue, et donne généralement accès à une très courte fenêtre de diffusion – rarement plus de deux semaines. A qui s'ajoute la question des sous-titres, qu'il faut réaliser à partir de copies floutées ou lourdement watermarkées, aucune version finale du film ne pouvant circuler avant le jour J – ce qui rend impossible aussi toute présentation préalable à la presse. Rien à voir, donc, avec le travail d'un distributeur classique. «*Pour le premier week-end, on ne pouvait compter que sur la diaspora indienne et les fans occidentaux, rappelle Agilane Pajaniaradja. Ensuite, le bouche-à-oreille faisait par son effet. Mais le plus dur au*

début, c'était de convaincre les salles que ces films pouvaient attirer du monde. J'ai dû booker ma première salle en prépayant de ma poche tous les tickets.» Pour sa première distribution, *Delhi Belly*, dans une seule et unique copie au Gaumont Saint-Denis, Aanna Films fait 700 entrées. A la deuxième, *le Septième Sens*, il passe à 7 000 «*Quelques semaines plus tard, on avait trois concurrents, lance-t-il, hilare. Les choses commençaient enfin à bouger.*» Et pourraient enfin aboutir, d'ici quelques années, à un vrai changement de paradigme – si l'on en croit les récents signes d'embellie.

«POINT DE BASCULE»

L'origine de ce sursaut, c'est un film: *RRR* de S.S. Rajamouli, sorti en 2022. Blockbuster tamoul d'une densité et d'une générosité folles, film d'aventures démesuré, poignant, fou et en feu, qui suscite une vague nouvelle d'excitation dans la communauté cinéphile au sens large et a même piqué, événement rarissime, l'intérêt de la presse internationale, après avoir remporté en 2023 un oscar et un Golden Globe dans la catégorie de la meilleure chanson écrite pour un film. «*RRR a joué un rôle majeur dans l'intérêt que porte le cinéphile français au cinéma indien, souligne Asmae B. Ammour, rédactrice en chef de Bolly & Co, revue francophone consacrée au cinéma indien fondée en 2010. Le regard sur ce cinéma était volontiers dédaigneux, voire méprisant. Les youtubeurs et les critiques ne s'y intéressaient pas ou alors uniquement pour parler de*

Satyajit Ray ou de films plus atypiques comme Masaan ou The Lunchbox. RRR a permis de déconstruire beaucoup de clichés et d'intéresser un nouveau public. C'est un pur blockbuster, un film à très grand spectacle, intense, violent, sensuel, profondément indien dans son iconographie, ses parti-pris – à aucun moment il ne tente de copier le cinéma américain. Il est notamment exempt de tout cynisme: ça se prend complètement au sérieux, ça fonce tête baissée dans son propos, et c'est incroyablement rafraîchissant comparé aux blagues incessantes des blockbusters US.»

Pour François Cau, journaliste à *Mad Movies* et inconditionnel du cinéma indien depuis le début des années 2000, c'est «*un point de bascule. RRR n'a pas rencontré un énorme succès dans les salles françaises [10 000 entrées, soit trois fois moins que *Vikram*, une autre production tamoule sortie la même année en France, ndr], mais c'est le film qui a définitivement ouvert une voie qui était déblayée depuis quelques années déjà par des films comme la Légende de Baahubali ou 2.0.*» Et qui permet aujourd'hui de voir curieux et néophytes s'enthousiasmer pour *Jawan*, mégafilm d'action mettant en vedette Shah Rukh Khan, sorti début septembre dans 70 salles en France et cumulant 30 000 entrées en seulement deux semaines d'exploitation. Un film différent de *RRR*, tout aussi spectaculaire mais moins sophistiqué – on est ici dans ce qu'on appelle le *masala*, mélange sursaturé et volontiers **Suite page 22**